Dans les montagnes de la Colombie Britannique.

Les cèdres utilisés pour flotter les troncs d'arbres et les bois équarris des hauteurs aux scieries sont alimentés par les torrents des montagnes et, dans quelques cas, ont trois ou quatre milles de longueur.

Après une semaine de travail dans le camp les bûcherons s'épargnent un voyage ennuyeux en construisant une embarcation rudimentaire et en voyageant par un canal, quelquefois à la vitesse d'un mille à la minute. Une gaffe sert de frein.

L'amateur qui fait ce voyage pour la première fois peut s'estimer heureux s'il n'arrive pas au pied de la montagne malade et les cheveux dressés.

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO CIRCULATION BU REAU, 262 MAIN STREET.

NOTRE EDITION

—DU—

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABEILLE publiera, cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1900-1901 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireront des exemplaires de ce numéro, quelqu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.50 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

BUREAU D'AGRICULTURE

—DE—

L'ETAT DE LA LOUISIANE.

A mesure que s'approche l'automne, la grande saison de l'année, parce que c'est elle qui nous procure notre alimentation et celle de nos familles, nous détournons nos regards de la Chine, du bloc asiatique, du Sud de l'Afrique et du continent noir, dont les affaires ne nous importent guère, pour les diriger vers nos campagnes qui s'apprêtent à nous envoyer leurs produits, et nous les abaissons vers la terre, notre mère nourricière et la source de tous nos biens dans ce bas monde.

De quelque ambition guerrière ou coloniale que nous nous soyons affolés, c'est toujours à l'agriculture qu'il nous faut en revenir pour nous procurer les nécessités de la vie et le bien-être matériel qui est le but réel de tous nos efforts. Tout en ne prétendant pas nous isoler du reste du monde—ce qui ne nous conduirait qu'à de piètres résultats et est d'ailleurs d'une absolue impossibilité, nous pouvons bien nous occuper spécialement, ne fût-ce qu'un instant, de l'état actuel de nos récoltes et de la perspective qu'elles ouvrent devant nous.

Cette étude est devenue aujourd'hui plus facile que jamais, grâce aux réformes qui se sont accomplies récemment dans notre bureau d'agriculture. Les travaux s'y poursuivent non seulement avec activité, mais d'une façon systématique et avec un ordre remarquable.

Il a eu le bon esprit d'imiter le département d'agriculture de Washington et d'en suivre fidèlement les traces; de telle sorte que notre gouvernement d'Etat n'a, sous ce rapport, rien à envier au gouvernement général.

Autre excellente idée dont la mise en application a conduit à de très beaux résultats.

Une loi de la législature a rendu les assesseurs des paroisses reporters officiels du département.

Chaque mois, ces fonctionnaires doivent faire leurs rapports au commissaire Lee, qui les publie et les distribue dans les différentes paroisses.

La Louisiane se trouve ainsi à intervalles réguliers, tenue au courant de l'état de toutes les récoltes, sans exception, ce qui est d'un intérêt immense non seulement pour notre monde agricole, mais pour notre industrie et notre commerce à l'intérieur comme à l'étranger.

Sous ce rapport il n'y a que de chaleureux éloges à envoyer à notre gouvernement d'Etat.

En voici un exemple frappant, qu'il est bon de mettre en lumière. Il s'est déclaré, cette année, une malheureuse épidémie de charbon qui s'est propagée plus ou moins rapidement dans neuf de nos paroisses principales. Qu'a fait le département d'agriculture? Il a immédiatement lancé des circulaires rédigées avec un soin minutieux, dans lesquelles il avertit le public des dangers que courent nos bestiaux de toute sorte.

Il y fait voir clairement les procédés à employer pour prévenir l'épidémie au moyen de l'inoculation, ou de la vaccination des animaux susceptibles d'être attaqués par la maladie. Il y indique les remèdes à mettre en usage pour combattre la maladie chez les sujets qui en sont atteints et, enfin la façon de se débarrasser de leurs carcasses, une fois que la mort les a enlevés.

Dans cette œuvre bienfaisante, il a été très efficacement assisté par le Bureau de Santé d'Etat et par les docteurs qui pratiquent dans nos campagnes.

On peut se faire aisément une assez juste idée des heureux résultats obtenus par cette série de mesures à la mise en pratique desquelles tous ont pris part avec un zèle au-dessus de tout éloge.

Plus de folles terreurs comme autrefois; un calme presque parfait au milieu des envahissements de l'épidémie, une lutte constante et froide contre les atteintes du mal et la victoire finale contre l'épidémie; telle est la situation heureuse, inespérée où nous nous trouvons et l'on peut dire hardiment qu'aujourd'hui en fait de salubrité notre Etat peut avoir quelques égaux, mais n'a pas de supérieurs.

L'amour maternel et les araignées.

Un savant, nous apprend l'"Ami des Bêtes", vient de constater combien l'instinct maternel est développé chez les araignées.

Ce savant venait d'arracher un morceau de liège sur le mur d'une serre et l'avait jeté à terre. Il ne fut pas peu surpris de voir une petite araignée noire se cramponner à ce morceau de liège, tout en serrant contre elle deux sacs à œufs.

Il saisit la bête et la déposa sur un petit rocher, en la séparant de ses œufs. Aussitôt, elle se prit à errer de tous côtés, comme à la recherche de ses œufs... Ceux-ci ayant été replacés auprès de l'araignée, elle se mit immédiatement à tisser une toile autour afin de les maintenir en place. Le soir elle les cacha sous une feuille d'arbre et se plaça entre ses deux sacs afin de les mieux protéger.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.50 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

LE Testament de Crispi

—ET—

RECIT DE SON PREMIER MARIAGE.

Le testament de Francesco Crispi a été ouvert; en voici les principales dispositions:

Estimant nécessaire de répartir tout ce qui m'appartient, afin que, à ma mort, il ne surgisse pas de dissentiment, j'affirme en ces feuillets, tous écrits de ma main et signés, ce qui, suivant la loi, devra constituer ma volonté:

Comme les biens laissés par mon père ont été aliénés dans la cinquième année de mon exil pour subvenir aux frais de mes voyages en Sicile en 1853 et durant l'expédition des Mille, de même mes gains professionnels furent dépensés pendant les années que je fus au gouvernement.

Aujourd'hui donc, l'actif de mes biens est à peu près tel qu'il pourra, dans une liquidation, couvrir le passif.

En tout cas, j'institue comme héritière universelle ma femme, Philomène Barbagallo.

Pour ma fille chérie Peppina, épouse Linguaglossa, elle a en déjà sa dot.

Je veux pourtant—pour lui donner au-dessus de ce qui lui appartenait légalement—qu'il lui revienne ce qui sera disponible;

A la dame Rosalie Montmasson, je lègue une rente mensuelle de trois cents francs.

Je désire que tous les autographes que je possède des personnes illustres et tous les manuscrits d'intérêt historique qui n'ont pas une valeur marchande facilement réalisable soient versés aux archives de Palerme;

Je désire que les archives de Palerme ou au autre, quel qu'il soit, Institut ou Société italienne ait la préférence pour l'acquisition de mes collections de journaux anciens, les médailles et les armes que j'ai acquises de Garibaldi et que de tels objets restent en Italie.

Pour l'exacte exécution de ces dispositions, je délègue Abel Damiani, Joseph Palumbo, Cardello et Charles Giampietri avec l'espoir que pour l'affection qu'ils m'ont portée dans la vie, ils accepteront un tel mandat.

Aux soins de mes amis je confie mes lettres, mes documents et tout ce qui constitue mon patrimoine intellectuel.

Je prie Cardello et Giampietri d'examiner attentivement toutes mes lettres et de donner à mon héritière universelle celles qui ont un intérêt privé, en décidant avec l'autorité de l'ami Damiani celles qui devront être détruites ou conservées pour la publication de mes mémoires.

Sur une note spéciale qui sera remise à ma femme, seront inscrites mes dettes.

Je veux que l'héritière universelle donne à chacun de mes amis un objet qui m'ait appartenu.

Le présent testament a été écrit de ma main aujourd'hui, 10 février 1897, à Naples, villa Lina.

Ce testament sera remis au notaire Bonucci.

Voici le récit du premier mariage de Crispi avec cette pauvre Rosalie Montmasson dont la santé est gravement atteinte.

Où ils se connurent? A Turin, en 1853. Crispi venait d'être arrêté comme conspirateur avec un groupe de mazziniens: on l'avait enfermé au palais Madame.

Pour distraire ses longues heures de captivité, il passait une partie de son temps derrière les barreaux de ses fenêtres qui donnent sur une cour.

Son attention fut bientôt attirée par une toute jeune fille attachée à la blanchisserie des prisons. Elle s'appelait Rosalie Montmasson. Elle était jolie, elle avait un regard mélancolique et doux et levait, en passant, furtivement les yeux vers la fenêtre du prisonnier.

Ils s'aimèrent. Crispi parvint à l'approcher; il la décida à fair avec lui: un beau jour ils partirent et se réfugièrent à Malte. Là, sans ressources, sans emploi, ils se trouvèrent sans pain.

Nullement découragés, pourtant, ils commencèrent par se marier religieusement, selon les lois du pays. La cérémonie eut lieu dans une chambrette délabrée qui servait de chapelle à un Père Jésuite, et, comme ils ne possédaient pas un sou vaillant, Rosalie Montmasson avait fabriqué deux alliances avec la petite chaîne d'argent qu'elle portait au cou depuis son enfance.

Quelques semaines plus tard, ne trouvant aucun moyen de lutter contre la misère dans laquelle ils étaient plongés, Crispi résolut de partir pour Londres où l'appelaient des réunions politiques. Il revint peu après avec une petite somme d'argent, et, durant deux années, les jeunes mariés vécurent insouciants, tout à la joie de leur amour.

Pendant ce temps, la révolution de Sicile se préparait mystérieusement. La jeune épouse de Crispi se rend à Messine comme émissaire, et c'est le commencement d'une carrière de dévouement, d'audace, où elle rencontrera la popularité! Décorée par les garibaldiens au lendemain de l'expédition de Sicile, elle avait reçu une pension du gouvernement. La période heureuse de sa vie s'arrête là.

Crispi était devenu grand homme....

Rosalie trahissait sa modeste origine, elle lui rappelait un passé douloureux, l'éclat de ses vingt ans s'était envolé... Crispi la quitta, il s'établit à Naples, s'éprit en 1872, d'une femme réputée pour sa beauté et l'épousa, en ayant soin de cacher son union avec Rosalie Montmasson.

Ce ne fut qu'en 1878 que cette bigamie fut dévoilée par une indiscrétion. Il y eut scandale; on crut alors que la fortune politique de Crispi en recevrait une atteinte mortelle. C'était mal connaître l'homme. Il sut se tirer de ce mauvais pas.

Il est devenu dans la suite premier ministre et chevalier de l'Annonciade; on lui prépare des obsèques nationales à Palerme; et l'on voit Rosalie Montmasson priant pour son âme derrière une des colonnes de l'église du Saint-Suaire....

La fortune de l'impératrice Frédéric.

On estime la fortune laissée par l'impératrice Frédéric à environ 20 millions de marks, sans compter le domaine de Friedenchaof, qui est estimé à 6 millions de marks.

La majeure partie de cette fortune venait à l'impératrice du legs laissé par la duchesse de Galliera et l'impératrice en disposait à sa guise; elle avait aussi l'usufruit de la fortune laissée par son mari. Tout cet argent, suivant les dispositions de la défunte, revient à ses enfants les plus jeunes.

L'usufruit du château, de tout ce qu'il contient, ainsi que du domaine de Kronberg, est laissé à la princesse Adolphe de Schaumbourg-Lippe et à une propriété au prince Henri de Prusse.

LE

Rosier de Joséphine

Il est question d'ériger dans quelque jardin de Paris la statue de l'impératrice Joséphine récemment retrouvée. On sera peut être surpris d'apprendre qu'il existe près de Paris un endroit peu connu et tout plein de ses souvenirs. Ce n'est pas la Malmaison, où l'impériale divorcée rendit le dernier soupir, c'est sur les bords de la Seine, à Croissy, dans une maison qu'elle habita sous la Terreur. La propriété existe encore, ou du moins le petit bois qui en était l'ornement et qui ressemble aujourd'hui à une petite forêt vierge, tant les arbustes et les plantes de toutes sortes y croissent à l'abandon.

Un collaborateur de la "République" a eu la curiosité d'aller fouiller dans les archives de la mairie de Croissy pour y découvrir quelques documents se rapportant au séjour de Joséphine dans cette charmante localité. Il a eu la main heureuse. Et voici le résultat de ses recherches qu'il communique aux lecteurs de ce journal:

Au début de la Révolution, la maison qui devait servir de refuge à Joséphine appartenait, avec beaucoup d'autres, à Jean Chonorier, écuyer du Roi; les gens du pays la désignaient sous le nom de maison Bauldry. Or, le 26 septembre 1793, ils virent une berline s'arrêter devant la municipalité et une dame en descendre. Elle avait dépassé la prime jeunesse; mais ses yeux étaient beaux, ses traits délicats. Il y avait, dans sa personne, une grâce et une élégance irrésistibles. Deux enfants, un garçon, âgé de douze ans, et une fille de dix, marchaient à sa suite. Elle déclara se nommer Joséphine, épouse d'Alexandre Beauharnais, être concessionnaire d'un bail pour la maison Bauldry et fixer sa résidence dans la commune. Elle ajouta que, désireuse de faire acte de civisme, elle placerait, dès le lendemain, son fils Eugène en apprentissage chez Jean-Baptiste Crochard, menuisier notable, et sa fille chez la demoiselle Julie Blereau, couturière.

De telles précautions n'étaient pas superflues, les citoyens de Croissy poussant jusqu'au fanatisme l'amour des idées nouvelles ..Le petit discours de l'étrangère leur plut. Elle se retira en sa demeure sans être inquiétée et s'y arrangea une existenge assez agréable. Elle recevait quelques visites d'amis et l'on discertait sur les événements qui se passaient à Paris. Mais les sans-culotte de Croissy chassent leur ancien seigneur Jean Chonorier. Joséphine elle-même est jetée en prison. Bientôt relâchée, elle revient à Croissy.

C'est alors qu'un nouvel acteur entre en scène. Il s'appelle Barras; il est représentant du peuple et chargé du commandement militaire de Paris. Plusieurs fois par semaine, une chaise de poste le dépose devant la "maison Bauldry". Du coffre de la voiture, son valet tire d'abondantes provisions de bouche, des venaisons, des confiseries, des bouteilles de vins fins.

Il arrive souvent, poursuit notre confrère, que Barras n'est pas seul et qu'un homme jeune et maigre, au teint bistré, au regard de feu l'accompagne. Cet ami, le général Bonaparte, s'est déjà couvert de gloire sur les champs de bataille; il est une des espérances de la république.

Bonaparte, à ce moment, était très épris. Il quittait Paris et courait à cheval jusqu'à Croissy, où l'attendaient les plus suaves délices. On assure qu'une fois, impatient à modérer son ardeur, il poussa droit devant lui, afin d'abréger le trajet, fit franchir à son coursier les deux bras du fleuve et atterrit sous la terrasse de la belle, qui gronda bien fort cet amoureux ruisseau....

Enfin, l'union officielle de Napoléon et de Joséphine fut scellée. Le Mémorial de Sainte-Hélène contient une phrase qui n'a jamais été expliquée. L'empereur ayant rappelé la célébration de son mariage civil, qui eut lieu en 1796, ajoute que cet hymen fut bénit par un prêtre "insermenté qui avait négligé, par accident, l'autorisation du curé de sa paroisse". Eh bien! A cette époque vivait à Croissy un prêtre réfractaire, l'abbé de Pancemont, ex vicaire de Saint Sulpice, ecclésiastique d'une rare élévation, et qui habitait un logis contigu à l'église, où il pouvait pénétrer par une porte secrète. Souvent Joséphine assistait le dimanche à la messe de l'abbé. N'est-il pas vraisemblable qu'elle et son mari aient eu recours au ministère de ce voisin, qui, par sa situation et son caractère offrait aux époux des garanties absolues de discrétion!

Mais le rosier, dira-t-on, quel rôle joue-t-il là dedans! Voici: En partant, notre confrère a cueilli près du banc de pierre où Joséphine allait s'asseoir une rose qui fleurissait solitairement sur un très vieux rosier qui achève de mourir et que la légende du pays fait remonter au temps de Joséphine.

Napoléon, les Anglais et les Boers.

Un soldat anglais revenant de l'Afrique du Sud raconte un incident bien curieux qui s'est produit dans un blockhaus, près de Brandford.

Les soldats anglais avaient improvisé une sorte de théâtre et jouaient une pièce intitulée "Napoléon", glorifiant l'Empereur. La sentinelle, elle-même, y prenait part.

Tout d'un coup, on entend crier à l'entrée:

"C'est moi qui fais le Napoléon. Que tout le monde lève la main!"

C'étaient les Boers qui, ayant entouré le blockhaus, prirent toute la garnison avec armes et bagages, y compris les accessoires du théâtre.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La "Bohémienne" est le triomphe de la troupe d'opéra Métropolitaine au Parc. Tous les artistes s'y surpassent.

WEST END

Le concert de l'orchestre et les divertissements variés au West End constituent une récréation peu commune.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 26. Commencé le 19 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

ŒIL POUR ŒIL

XX

LE SECRET DE LA CONFESSION.

Suite.

—Je l'ignore, mais qui de nous n'a pas, dans les mystères de sa vie, quelques actions pour lesquelles il doive recourir à la clémence de Dieu?

Madame d'Orvilliers demanda encore:

—Il ne vous a chargé d'aucune mission?

—D'aucune.

—Il n'a pas exprimé de volonté dernière?

—Non madame.

Elle déclara hypocritement:

—Nous nous empresserions de nous y conformer.

L'abbé d'Aulnay jeta à madame d'Orvilliers un regard sans éclat, dans lequel cependant, malgré la puissance qu'il avait sur lui-même elle put lire un reproche.

Et la saluant profondément, il se retira.

La baronne laissa tomber sur le cadavre de son frère un regard méprisant:

—Il a voulu parler, pensa-t-elle, mais la mort l'a interrompu. Qu'importe, puisque ce prêtre est lié par son devoir. D'ailleurs, que pouvait-il lui apprendre? Moi seule, je connais le nom de Marie-Madeleine et sa demeure. Sa destinée est entre mes mains!

A ce moment Maurice de Rambert, prévenu par ses domestiques, entrait dans la chambre funèbre.

La baronne lui dit, en montrant le cadavre:

—Il est mort subitement, foudroyé par une congestion, rue d'Athènes. Tu es marquis de Rambert, et nous seuls, désormais, nous restons en possession de nos secrets.

Le jeune homme n'eut pas une minute d'émotion en face des restes de ce père qui l'avait follement préféré, aimé, comblé de toutes les flatteries, de toutes les caresses et de tous les dons.

Il ne s'agenouilla pas auprès de lui.

Aucune prière ne vint à ses lèvres ne sortit de son cœur glacé.

La baronne lui prit une main et, les yeux dans ses yeux, elle lui demanda:

—Que feras-tu?

—Vous le savez.

—Tu persistes à te renfermer dans ta solitude?

—Oui.

—Tu te refuseras les jouissances auxquelles tu pourrais prétendre encore?

—Moi! fit-il, étonné.

—Pourquoi pas? Tu as plus de cinq cent mille francs de rentes, trente-trois ans, un long avenir devant toi! Plus tard ma fortune te reviendra tout entière. Que de femmes seraient heureuses d'unir leur existence à la tienne!

Le "beau Maurice" haussa les épaules, et, jetant un regard oblique à une glace devant laquelle il se trouvait, il eut un ironique sourire de dédain!

—Si vous aviez été ce que j'étais, dit-il d'une voix sourde, et que vous fussiez ce que je suis, si vous aviez subi sans le laver dans le sang un outrage pareil au mien, oseriez-vous reparaître dans le monde et vous retrouver en face de vos anciens amis au de vos simples connaissances? Répondez-moi sincèrement!

Et comme la baronne restait silencieuse, il reprit:

—Vous me mépriseriez vous-même, si j'agissais comme vous me le dites! Il est d'autres jouissances que l'amour, d'autres plaisirs que la fête et la société de mes compagnons de jadis. Ce misérable m'a tué moralement! Je prendrai sa revanche un jour ou l'autre. Jusque-là je n'aurai qu'une pensée et qu'une volonté, me venger, le frapper dans ce qu'il aura de plus cher! J'attendrai l'heure et je la saisirai, s'il le faut, de tous les millions de mon père et des vôtres! Mais jusque-là j'aurai la patience du loup à l'affût de sa proie. Et vous m'aiderez de toutes vos forces!.... C'est la seule preuve d'affection que je vous demande! Désormais nous sommes deux alliés, deux associés, deux compagnons d'armes!

Elle lui posa une main sur l'épaule:

—Voilà comme je l'aime! murmura-t-elle! Ainsi donc, nous vivrons seuls tous deux?

—Oui, ma tante!

Il y eut un silence.

Le nouveau marquis de Rambert reprit au bout d'un instant:

—Ne m'a-t-on pas dit que l'abbé d'Aulnay était ici il y a un instant?

—C'est vrai.

—Mon père l'avait demandé?

—En effet.

—Peut-être lui a-t-il fait quelque confidence?

—Il en avait l'intention. La mort l'en a empêché. Elle est survenue rapide, imprévue!....

Maurice ne répondit rien.

Il dit seulement:

—Il faudra envoyer une dépêche à Louise.

—Demain, dès le matin.

—Ce sera une triste surprise pour elle.

Il y avait un reste de tendresse dans le ton dont il avait prononcé ces paroles....

Louise et Prayssac!

Sa sœur et son ami!

Pouvait-il les haïr, ceux-là?

La baronne répliqua vivement:

—Sois tranquille. Elle a de quoi se consoler. Dans quelques jours, elle aura oublié ce malheur dans les délices de son amour. Elle s'isolera dans ses terres avec son adoré, et nous resterons face à face, dans cette demeure morne comme une prison.

—Tant mieux!

A la même heure, mademoiselle de Rambert, devenue baronne de Prayssac, s'arrêtait à Lyon et se faisait conduire dans un grand hôtel de la place Bellecourt où ses appartements étaient retenus.

Qu'il lui paraissait loin, le passé, maintenant qu'elle avait enfin cédé aux désirs de son ami d'enfance et à ceux de son propre cœur, en consentant à unir sa vie à la sienne!

Sans doute elle en gardait le souvenir, mais comme d'un cauchemar quand le réveil est venu.

Longtemps elle avait été tourmentée du désir de confesser tout à cet ami qu'elle connaissait si bien et qui n'eût pas douté un instant de sa sincérité.

Et, réflexion faite, elle s'applaudissait d'avoir gardé le silence et suivi les conseils de sa tante et les ordres de son père.

A quoi bon troubler sa quiétude et l'affliger avec de si cruels aveux!

Pourquoi lui faire supporter une partie de ce douloureux fardeau?

Pierre Broudin s'était exilé... Reviendrait-il jamais?

Sa fille n'était plus!

Pauvre innocente, elle lui garderait une large place dans ses souvenirs et dans son cœur!

Parfois elle se disait que peut-être valait-il mieux qu'il en fût ainsi et que Dieu l'eût reprise.

En tout cas, elle se résignait et penserait à elle en silence! Quelque jour elle supplierait la baronne de la conduire en secret sur sa tombe, et dans sa prière elle mettrait tant d'ardeur que son inflexible tante ne résisterait plus!

Ce fut en soupirant, dans un retour vers ce passé qui lui semblait déjà si lointain, qu'elle entra dans la chambre où elle allait être seule avec celui qu'elle aimait de toutes ses forces.

Là il se laissa glisser à ses genoux en la remerciant, dans une effusion de tendresse, de se donner à lui, il l'enlaça de ses bras, et lui dit:

—Je vous jure de vous aimer toute ma vie et de ne vivre que pour vous.

Elle murmura, penchée sur son mari, leurs lèvres s'unissant:

—Bien vrai?

—Sur tout ce que j'ai de plus cher!

—Jurez-le!

—Sur mon père qui était le modèle de l'honneur; sur ma mère qui était une sainte!

—Merci....

Elle insista:

—Ainsi, c'est bien promis, Georges?

—Du fond de mon cœur!

Elle prononça d'un ton singulier:

—Quoi qu'il arrive!

Il la regarda avec passion:

—Oui, déclara-t-il, quelques bonheurs qui nous échoient ou quelques malheurs qui puissent nous frapper. Nous resterons unis jusqu'à la mort!

Il sentit de chaudes larmes qui tombaient sur son front des deux